

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pages du quotidien

André Marquis, *Cahiers d'actualité*, Montréal, Triptyque, 1997, 108 p.

Donald Alarie, *Ainsi nous allons*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 96 p.

Charles Leblanc, *Corps météo*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, coll. « Rouge », 80 p.

Michel Dallaire, *Ponts brûlés et appartenances*, Hearst, Le Nordir, 1998, 100 p.

Jacques Paquin

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, J. (1998). Pages du quotidien / André Marquis, *Cahiers d'actualité*, Montréal, Triptyque, 1997, 108 p. / Donald Alarie, *Ainsi nous allons*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 96 p. / Charles Leblanc, *Corps météo*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, coll. « Rouge », 80 p. / Michel Dallaire, *Ponts brûlés et appartenances*, Hearst, Le Nordir, 1998, 100 p. *Lettres québécoises*, (90), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

André Marquis, *Cahiers d'actualité*, Montréal, Triptyque, 1997, 108 p., 16 \$.
 Donald Alarie, *Ainsi nous allons*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 96 p., 10 \$.
 Charles Leblanc, *Corps météo*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, coll. « Rouge », 80 p.
 Michel Dallaire, *Ponts brûlés et appartenances*, Hearst, Le Nordir, 1998, 100 p., 14 \$.



Pages du quotidien

Nombreux sont les poètes qui ont une inclination pour l'anecdote, les circonstances et les pages des journaux.

POÉSIE

Jacques Paquin

PAUL-MARIE LAPOINTE S'EST AMUSÉ, dans *Écritures*, à composer des poèmes inspirés par les mots croisés ; Paul Chamberland, dans ses géogrammes, a prélevé des fragments de discours, issus des domaines les plus divers, pour les réunir en une mosaïque qui constitue une charge contre le monde contemporain. André Marquis, à son tour, confectionne des poèmes qui se façonnent à la fréquentation des quotidiens. Charles Leblanc mise sur les circonstances du poème, Donald Alarie sur ce qui passe, et Michel Dallaire oppose un refus catégorique aux annales de l'oubli.

À l'ombre des journaux

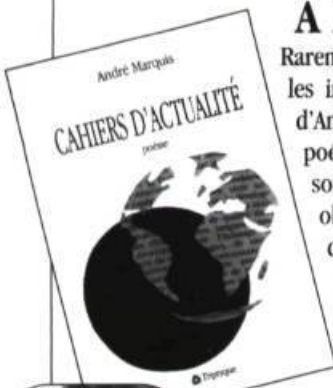
Rarement ai-je lu une quatrième de couverture aussi explicite sur les intentions d'un recueil que dans la dernière publication d'André Marquis, ancien collaborateur de cette chronique de poésie : Marquis y dévoile les outils avec lesquels il a travaillé, soit les pages de journaux. Il précise en ces termes : « Mon objectif n'était pas d'inclure de larges pans d'articles les uns dans les autres, ni d'arriver à produire, comme les surréalistes, les images les plus éclatées possible. » Les propos de l'auteur sont si limpides et éclairants que je résiste mal à l'envie de le citer généreusement. Il s'agissait donc plutôt de manipuler des fragments « suffisamment autonomes et évocateurs pour être détournés de leur sens informatif et devenir des poèmes ». Le poète a donc confectionné ses poèmes à partir des diverses sections que l'on trouve dans un journal, du fait divers à la rubrique nécrologique, ou de l'actualité politique aux entrefilets à caractère scientifique. En exposant aussi ouvertement les procédés de fabrication de ce recueil, c'est à une véritable partie de plaisir que Marquis invite le lecteur, lequel peut s'amuser à lire deux discours en surimpression, la poésie et le récit journalistique. Le double regard, qu'oblige à poser l'oscillation constante entre les fragments de journaux et leur produit sous forme de vers, conduit tout droit à une expérience de la double lecture. Un exemple entre cent, tiré de « Odyssée » :

*partout
 un vent de droite
 dévaste les neiges vives
 déflagration
 les corps mutilés
 parmi des morceaux de fer tordu
 entailles au grand jour
 souffrir de l'humidité
 l'anecdote prend le pas sur l'errance (p. 29)*

Curieusement, c'est peut-être dans ces poèmes écrits de seconde main, que les mots reprennent leur sens premier. Le cliché, fréquent dans le discours journalistique, finit par être trop visible et éclate sous le travail insidieux du poème. Ce sont plutôt les journaux que l'on pourrait alors accuser de boursoufflement métaphorique. L'auteur a opté pour un produit plus lisible que Lapointe, moins ouvertement engagé que Chamberland (cité en épigraphe), mais le résultat est tout aussi intéressant. Cette réussite tient justement au fait que la poésie, sans sujet identifiable dans le texte, dépasse largement le simple exercice. Ces poèmes se lisent avec le sourire, puisque le lecteur peut goûter le plaisir de lire littéralement entre les lignes des poèmes. Les coutures ont été supprimées, mais on peut aisément les imaginer, ce qui accroît notre plaisir. Cette question demeurera sans doute sans réponse : comment aurais-je lu ce recueil si l'auteur ne m'en avait obligeamment révélé les secrets de la fabrication ?

Passages

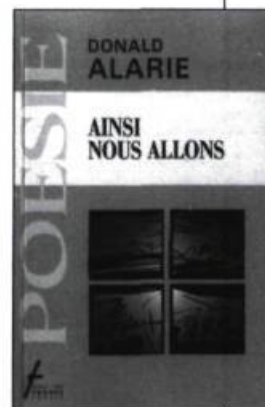
Ainsi nous allons, de Donald Alarie, tire son programme d'une citation de Philippe Jacottet (« On avance peu à peu / comme un colporteur / d'une aube à l'autre ») ; le recueil, écrit en prose, progresse comme le poète, de l'aube d'un été jusqu'au soir hivernal. Mais plus que le rythme de la marche, les regards guident le cheminement de ce promeneur mélancolique qui cherche parmi les passants les réponses d'un quotidien volontiers métaphysique : « Je fais le total de tous les regards croisés depuis le matin. Je trouve quelques réponses, plusieurs questions, aussi. Le cœur est au travail dans les rumeurs du temps. » (p. 33) La présence des regards tisse une chaîne d'évocations ininterrompues qui restent malheureusement trop attachées au lexique, insuffisamment à la mise en scène de ces regards à l'intérieur du texte. Le poète déambule en défilant un chapelet de confidences, plus philosophiques que méditatives. Le recueil se lit comme un carnet d'impressions et de réflexions qui débouchent le plus souvent sur des formules aphoristiques : « La ville est un décor qui s'impose parfois pour notre plus grand malheur » (p. 12) ; « Nous ne serons plus de vulgaires figurants, mais on aura presque oublié notre passage sur la terre. » (p. 78) Cette dernière citation est représentative de l'esthétique de l'instantanéité, pour laquelle les rencontres fortuites aggravent le sentiment de précarité. Alarie n'a que peu d'affinités avec le promeneur de Baudelaire saisi par la beauté fugitive d'une passante ; peu enclin à



André Marquis



Donald Alarie



musarder, il se fait simple passant, anonyme presque, emporté malgré lui par le flux d'une vie qui entraînera tôt ou tard vers la mort. Ai-je apprécié ce recueil ? Je me le demande encore au moment où j'écris ces lignes. Le style allusif (« Mais cela me prépare-t-il à ma propre fin ? » p. 49), l'énigme du banal laisseront le lecteur sur son appétit s'il n'y aperçoit pas quelque profondeur. Alarie écrit au risque de la banalité ; risque dis-je bien, puisque d'autres que moi pourraient entendre une rumeur derrière « le bilan » de ces « découvertes » et de ces « égarements » (p. 89).

Poèmes de circonstances

Le plus récent recueil de Charles Leblanc, qui porte en sous-titre « poèmes variables », présente des textes « épars » comme il est dit en quatrième de couverture. Les poèmes, rassemblés au cours d'une assez longue période (1992-1997), sont aussi divers dans leur inspiration qu'inégaux dans leur forme. Leblanc touche à plusieurs registres, que ce soit le grand lyrisme (« Amenez-moi près de la rivière »), le poème « bluesé », qui rappelle le poète états-unien Ferlinghetti (« Chacun son tour ») dans lequel est suggérée une tonalité musicale assez étonnante : « comme une corde de guitare / pognée entre les dents » (p. 20) ; ailleurs, la parole se fait plus feutrée dans ces poèmes qualifiés — avec raison — de « naïfs ». Mais l'on pourrait tout aussi bien considérer tout le recueil selon la dénomination de « poèmes



de circonstances » qui forme l'une des parties. Que ce soit pour la mort d'un proche, une adresse amoureuse, ou la référence aux événements de Sarajevo, qui est en passe de devenir une nouvelle topique poétique depuis quelques années, Leblanc griffonne des poèmes comme d'autres font des ébauches : rien de fini, du bon et du moins bon, mais avec une pointe de malice qui rend ce poète bien sympathique, malgré ses défauts et son côté brouillon. Voilà une écriture qui se laisse aller à rire, de soi surtout, malgré le ridicule :

*mes dents de cheval plongent
au ralenti dans son dos limpide
pour tenter de comprendre la rivière
que j'imagine courant dans ses veines
sous ses côtes ondulées (p. 52)*



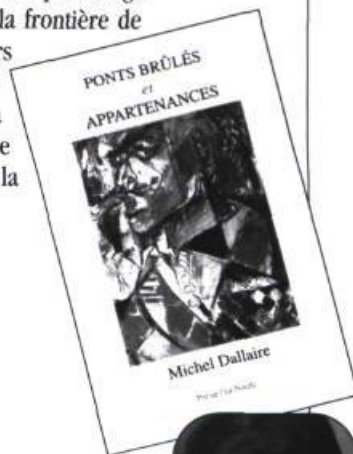
Charles
Leblanc

En finir avec l'amnésie

Avant toute chose, soulignons le travail éditorial de la maison d'édition de Robert Yergeau. Le Nordir compte à mon avis parmi les maisons où l'on soigne le mieux la présentation des recueils : légèrement plus larges que la moyenne, les formats du Nordir accordent toute la place à l'illustration au centre de la jaquette, avec un choix de coloris qui plaît aussitôt à l'œil. Les deux rabats intérieurs, dont l'un est réservé à la présentation du poète et l'autre à l'identification de la reproduction, ajoutent une petite coquetterie qui invite à la lecture.

Michel Dallaire, lorsqu'il a trouvé son titre, n'a pas voulu départager entre les deux parties du recueil, de sorte que toutes deux se retrouvent dans l'intitulé : *Ponts brûlés et appartenances*. La contradiction apparente du titre est trompeuse. Les appartenances de la première partie se dressent contre les ponts trop facilement brûlés par ceux qui « se gargarisent [...] de voies coupées, de portes d'enfers à la frontière de l'homme » (p. 9). Le poète confie éprouver « toujours ce besoin de refaire les ponts / réinventer un fou rire urgent » (p. 22). Dallaire ne prêche donc pas pour la rupture, mais pour la continuité. Elle prend en compte la condition des travailleurs des mines, avec laquelle la poésie semble s'identifier sans peine :

*pourtant
elle endure
la poésie d'ici
dure
crisse des dents
perd parfois patience
fonce dans le décor (p. 43)*



Michel
Dallaire


La seconde partie, « Appartenances », est en quelque sorte l'interface positive de l'adhésion à la tribu, à la famille, par l'intermédiaire de l'amour. En recherchant l'autre, que ce soit dans l'Histoire ou dans l'amour, le poète puise chaque fois dans le mythe du naturel, du sauvage. « Je nous rêve multiples / primitifs et nomades », lit-on au milieu de cette partie. La relation entre les deux sections du recueil est renforcée par la récurrence de l'image du pont comme invite du regard (« je traverse le pont de ses yeux », p. 61) ou comme point de rupture (« il nous arrivera / de brûler de questions anciennes » p. 94.) Vu ainsi, soulignons la belle constante de ce recueil. Ce qui m'a gêné toutefois, ce sont les recours à des poncifs (« se dire que tout frisson / renferme sa part d'imprévu »), mais surtout, un tic d'écriture qui a fait comme une tache perpétuelle à la lecture, je veux parler de l'usage abondant de « et », qui peut paraître banal en soi, mais agaçant à l'usage.


Jean Éthier-Blais
Une vie en écriture


avec la direction de Martin Hurl

Jean Éthier-Blais
Une vie en écriture
C'est d'abord l'évocation de la vie d'un homme, Jean Éthier-Blais, à travers des essais écrits par des amis et des gens qui l'ont connu.
Nombre de page: 203 - Prix: 22,50 \$

Jean Éthier-Blais
Petits poèmes presque en prose
Recueil de poèmes.
Nombre de page: 100 - Prix: 15,95 \$







ÉDITIONS HURTUBISE HMH